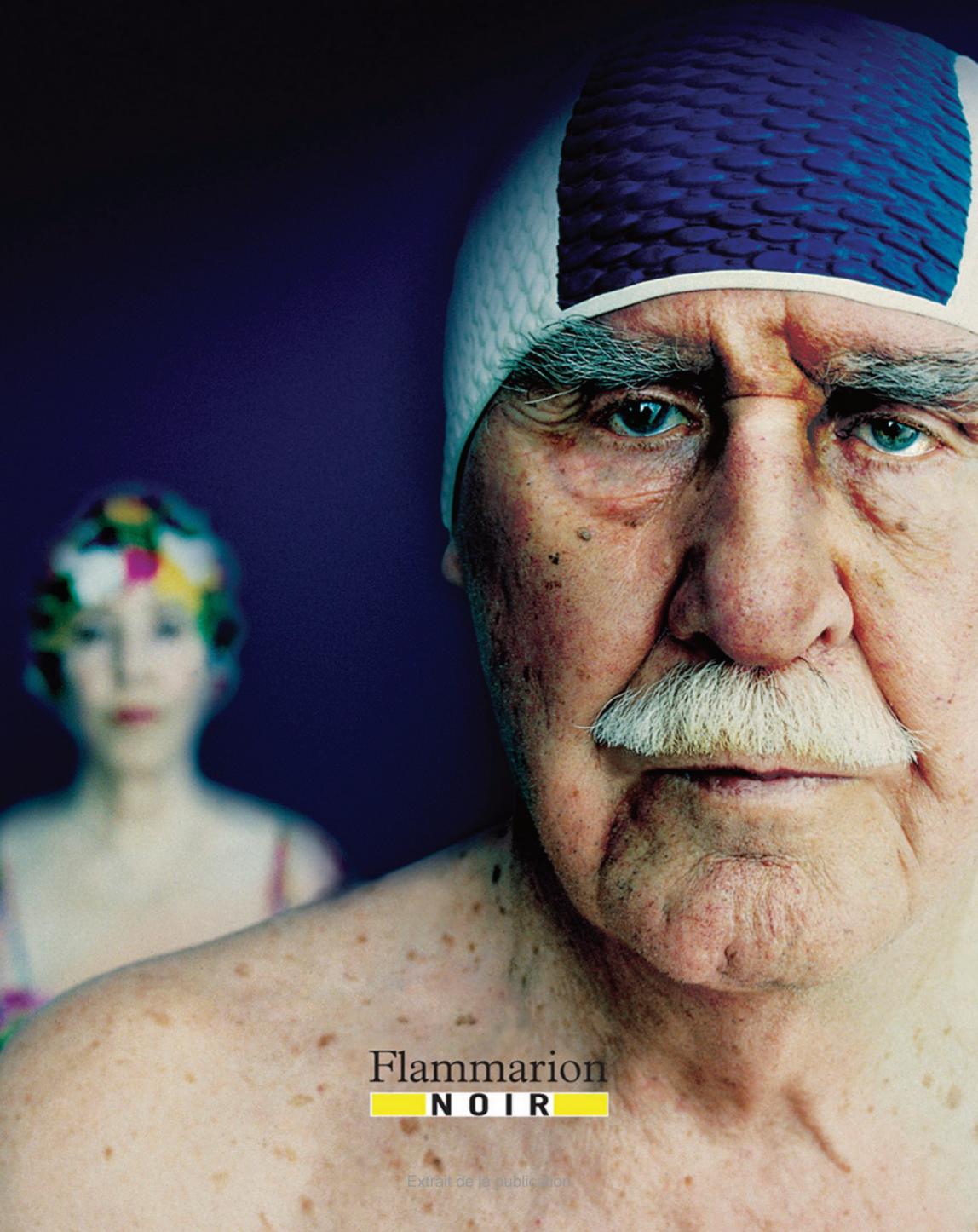


Brigitte Kernel

LES FALAISES DU CRIME



Flammarion
NOIR

Extrait de la publication



Photo : © Ph. Matsas / Opale

Des chalets de mer abandonnés se fracassent par pans entiers sur les galets. Les volets couverts de planches cloutées sont muets. Plus un battement. Pas un crissement. Juste le vent qui frappe, perdu, voyageur sans visage qui cogne aux portes et aux fenêtres. Sur cette terre, les falaises sont bordées de belles bâtisses toutes oubliées par les humains, des humains qui y ont ri, aimé, joui les yeux dans les yeux, des humains qui se sont disputés, ont cultivé des tomates, des salades, ont nettoyé les moules trouvées à marée basse, des poissons pêchés au filet, bu du calva après le café, du cidre en mai quand il fait chaud, et ont vu grandir des enfants, des chiots, des lapins, des poussins, puis se fermer une à une les portes de ces maisons pour l'éternité. Ici à Varengville, dans le pays de Caux, deux seules maisons prêtes à s'affaïsser dans la Manche sont habitées. Elles ont été revendues « pour rien », comme on dit dans le pays. Un couple de vieillards bientôt octogénaires, monsieur et madame Tropari, s'y est installé, il y a deux ans. Et grand-mère Marthe qui ne surveille jamais assez sa petite-fille Olive. Olive et ses quinze ans... Olive qui va croiser la peur...

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANDREA H. JAPP

Brigitte Kernel est journaliste à France Inter où elle anime les émissions Noctilouque et Un été d'écrivain. Elle a déjà publié, chez Flammarion, Autobiographie d'une tueuse, en 2002, et Tout sur elle, en 2003.

Couverture : © zefa / O. Graf

Flammarion
NOIR

Les Falaises du crime

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Une journée dans la vie d'Annie Moore*,
Presses de la Renaissance, 1993,
Prix Paul Guth du Premier Roman, J'ai Lu, 2003.
Un animal à vif, Le Masque, 2001, J'ai Lu, 2003.
Autobiographie d'une tueuse, Flammarion, 2002,
J'ai Lu, 2004.
Tout sur elle, Flammarion, 2003.

Nouvelles

- Exquis Cadavres*, Vol. 1, Librio, 2001.
Exquis Cadavres, Vol. 2, Librio, 2002.
Ma psy, mon amant, Belfond, 2004.

Biographies

- Michel Jonasz*, Seghers, 1985.
Véronique Sanson, Seghers, 1993.

Entretiens

- Un été d'écrivains*, Vol 1., Librio, 2002.
Fan attitude, Librio, 2002.
Mes étés d'écrivains, Vol. 2, Belfond, 2003.

Brigitte Kernel

Les Falaises du crime

Flammarion
■ N O I R ■

Collection dirigée par Andrea H. Japp

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 2004.
ISBN : 978-2-08-130121-4

« Le sexe et la mort – la porte de devant et
la porte de derrière du monde. »

William Faulkner, *Monnaie de singe*.

C. pour toi

La porte du milieu

Des chalets de mer abandonnés avant qu'ils ne glissent ou tombent vers la plage se fracassent sur les galets. Leurs volets couverts de planches cloutées sont muets. Plus un battement. Pas un crissement. Juste le vent qui frappe, perdu, voyageur sans visage, et cogne aux portes, aux fenêtres. De la mousse verte, fraîche, humide, sur les parapets. Des herbes folles agrippées comme de la vigne vierge dans les jardinets.

Ici un glissement de terrain a déversé sur la plage un pan tout entier de cuisine. Ses carrelages, ainsi placés à l'oblique forment un sol sur la pente – un bout de falaise carrelée en bleu, ça amuse toujours les touristes. Là, un mur couvert de marques laissées par l'ancien papier peint ; un fossile de salon sans aucun doute, tenu bien droit celui-là sur la falaise, mais détaché du reste de la demeure à laquelle il appartenait. Il n'y a plus que lui, ce mur, qui tient comme un vieillard sans canne attendant qu'un simple éboulement de la craie le fasse chuter de trente mètres, sur la plage.

Sur cette terre, les falaises sont bordées de belles bâtisses toutes oubliées par les humains, des humains qui y ont ri, et ont aimé et ont joui yeux dans les yeux, et se sont disputés et ont cultivé des tomates, des salades, ont nettoyé les moules trouvées à marée basse, des poissons pêchés au filet, bu du calva après le café, du cidre en mai quand il fait chaud, et ont vu grandir des enfants, des chiots, des lapins, des poussins puis se fermer les portes des maisons pour l'éternité, des gens partis vivre ailleurs qui n'ont pas eu le temps ni le loisir d'observer les nouveaux venus entre les murs, ou sous les

murs. De plumes ou de poils, ils s'installent sous ce qu'il reste de plancher ou de poutres ; animaux de nuit, animaux de jour, araignées, chouettes, chauve-souris, mulots, goélands.

Ici, à Varengenville, dans le pays de Caux, deux seules maisons prêtes à s'affaisser dans la Manche sont habitées. Elles ont été revendues « pour rien » comme on dit dans le pays – c'est qu'elles ne valent plus rien. M. et Mme Tropardi, un couple de vieillards bientôt octogénaires, s'y sont installés il y a deux ans. Et grand-mère Marthe qui ne surveille jamais assez sa petite-fille Olive... Olive et ses quinze ans...

PREMIÈRE PARTIE

Quand elle ouvrit les yeux, elle réprima un cri. Effroi, surprise, peur de l'instant, de la minute suivante, souvenirs des ombres appartenant au passé, si proche passé ; regards désormais vides, lèvres bleutées, respirations interrompues, mâchoires et paupières immobilisées ; visages morts et masque de terreur sur la peau. Olive avait tout en tête. Les images semblaient collées au fond de ses rétines comme des chauves-souris au plafond. Et si ce n'avait été ses poignets, ses chevilles ligotées au pied de la paille où elle gisait, couchée sur le dos, elle se serait levée d'un coup sec pour sortir de cet endroit humide. Vite trouver une brèche dans les taillis extérieurs, courir vers l'église, appeler le prêtre à l'aide. Olive n'ignorait rien de la maison dans laquelle elle se trouvait, du parc qui entourait comme une bague ce chalet de mer oublié de tous, de ceux qui l'avaient séquestrée, de ce que lui reprochaient les propriétaires de la bâtisse, des meurtres qui avaient été commis ici. Elle n'ignorait rien de la situation dans laquelle elle se trouvait.

Et c'était peut-être ça le pire. Tout savoir, dans les moindres détails. Laisser son esprit non pas imaginer mais réaliser.

Elle connaissait les plus infimes détails de ce qui l'attendait. Les moindres parcelles de mouvements, de pressions, de gestes qu'elle aurait à subir jusqu'à l'ultime soupir.

Elle grelotta d'un coup. D'un seul tenant.

Ce fut fort, sensation extrême, électrique. Mais ne dura pas longtemps, la terrassant une nouvelle fois.

Ces tensions et torsions éclairs de son corps l'avaient exténuée. Quelques brèves secondes déroulèrent leurs étranges odeurs de suint ; un parfum pas forcément désagréable qui inondait l'espace comme si des animaux dormaient parfois ici. « Des chiens ? Des animaux de basse-cour ? », se demanda-t-elle avant de se remettre à trembler. Plus doucement cette fois. Comme si son corps acceptait d'être dompté par ces mouvements involontaires.

L'adolescente essaya de se tourner sur le côté ; elle réprima un vomissement, pencha la tête vers la terre humide qui faisait office de tapis de sol. Le goût acide lui brûla la bouche, elle saliva pour rincer cette affreuse amertume qui venait de la contraindre à réaliser l'inéluctable de sa situation.

Fixant le plafond, elle ne bougeait pas, ne se débattait pas, refusait d'imaginer ce qui allait lui arriver quand ILS réapparaîtraient dans la cave et la découvriraient revenue à elle, yeux ouverts, fixés sur eux.

Ne pas penser, ne pas imaginer, se répéta-t-elle. « Respirer, ne pas trembler, chercher une solution. » C'était un mantra qu'elle égrenait, reprenant sans cesse ces mots : « Ne pas avoir peur, savoir les contrer d'une simple parole, chercher à les désarçonner, respire Olive. » Sa prière.

Derrière la longue lucarne, la nuit s'offrait grise d'ombres. Les arbres alentour obscurcissaient ce panorama de pleine lune. Elle recommença à trembler. Serra les poings pour retenir le galop dans son esprit, ces idées monstrueuses qui venaient et roulaient et voulaient tout emporter sur le rivage de la mémoire. Difficile de contraindre le mouvement de la pensée lorsqu'elle devient folle, virevoltante, apeurée ; un papillon de nuit pris dans l'abat-jour d'une lampe. « Non, ne pas mourir », murmura-t-elle en regardant autour d'elle.

Pourrait-elle s'enfuir si elle parvenait à se détacher ? « Non,

sans doute pas, se dit-elle, d'autres ont essayé avant moi, plus malins et musclés. Et ils n'ont pas réussi. »

Des larmes dévalaient la pente douce de ses joues, lui redonnant quelques couleurs.

Elle renifla. S'en voulut de laisser enfler une plainte, une trop forte sensibilité. « Pas de faiblesse, ma fille » : le credo de sa grand-mère Marthe ; il était devenu le sien. « Comment faire Olive ? Comment se sortir de ce piège ? » s'interrogea-t-elle encore en se pinçant les lèvres malgré elle. *Pas de faiblesse, ma fille.* « Comment faire, Olive ? » répéta-t-elle à voix basse.

Et elle se répondit à elle-même, machinalement, comme elle le faisait si souvent depuis l'enfance :

— Ne pas finir ici dans cette humidité, comment pourrais-tu te sauver, Olive ?

— Impossible, les autres ont essayé, personne n'y est jamais arrivé, Olive, tu le sais bien...

— J'ai froid.

— Froid, oui...

— Je sens mon cœur battre dans mes poignets.

— Les cordes sont trop serrées.

— Faim.

— Ce n'est pas le moment d'avoir faim, il faut trouver une solution...

— Encore quelques heures, je suis tellement fatiguée ; il faudrait que je dorme, que je reprenne des forces.

— Depuis combien de temps es-tu là, Olive ?

— Je n'en sais rien, Olive, je n'arrive même pas à me souvenir...

— Comment m'ont-ils attrapée ?

— Tu étais si bien cachée...

— Oui, si bien cachée derrière le gros bosquet au fond du parc, Olive.

— Tu l'as cherché Olive, tu n'avais pas à les surveiller ainsi...

— Mais ils étaient si drôles, si amusants quand ils sont arrivés ici ces petits vieux, joli couple, non, Olive ?

— Amusant, oui, Olive...

Olive respirait difficilement. La panique montait. Dehors des cris perçants. Elle redressa péniblement la nuque. « Des chats qu'on égorge ? » chuchota-t-elle en rassemblant ses lèvres dans un douloureux rictus. Puis elle sourit, d'une pauvre grimace triste et lointaine.

Quelques minutes passèrent. Longues comme un désert de dunes. Il lui semblait qu'elle avait mal partout. À nouveau les cris. Rassurants, pensa-t-elle, car elle croyait les reconnaître. « Des oiseaux, je ne me souviens plus de leur nom. »

Sa main droite tendue, se reposa toute seule, sans même qu'elle y ait pensé, le long de son corps endolori. Comme elle aurait aimé retrouver la couette qui recouvrait son lit chez sa grand-mère. « Il fait trop humide ici », articula-t-elle sans conviction en sentant ses yeux se fermer. Et elle se laissa reprendre par ce sommeil qui la gagnait, un sommeil léger qui ressemblait plus à un état de veille qu'à un plongeon profond dans les bras de Morphée.

Combien de temps lui restait-il à vivre ?

Dans le chalet de mer, un réveil sonnait *La Marseillaise* et deux petits vieux couchés chacun d'un côté du lit, loin l'un de l'autre, se réveillaient. Dehors, la mer se déchaînait. Les vagues rapportaient sur la plage, juste en dessous de leur maison, des tonnes de galets se fracassant les uns contre les autres. Elle, Léone, regardait par la fenêtre cette nature révoltée et écoutait le vent puissant glisser, frapper contre les vitres. Lui, Albert, essayait de dégourdir ses genoux, se plaignait :

— Ce que j'ai mal, il va me falloir du temps pour réussir à déployer mes jambes, c'est bizarre tout de même de se sentir comme paralysé des articulations, non ?

— C'est l'arthrose, vous le savez, Albert, soyez patient, faites vos mouvements, lui répondit son épouse.

— Mes mouvements, quels mouvements ?

— Pliez doucement, repliez ; doucement, et recommencez, doucement... Le plus doucement possible, Albert... Ça va revenir...

— Mais c'est difficile, c'est bloqué...

— Pas de simagrées Albert, tous les matins c'est pareil...

— Ah, ce n'est pas la première fois ?

— Non pas la première fois que vos genoux bloquent...

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Pliez, dépliez ; je viens de vous le dire...

— Oui, voilà... Mais ça fait mal...

— J'en ai assez de ces plaintes...

— Vous êtes amusante, ma femme, ce n'est pas vous qui subissez ces douleurs.

— J'ai d'autres chats à fouetter, Albert, figurez-vous, lança-t-elle et elle se leva, assez prestement pour son âge, murmurant soudain : La gamine, c'est pour aujourd'hui Albert, vous vous souvenez ?

— Non je ne me souviens pas, de quoi parlez-vous, ma femme ?

— Cessez de m'appeler « ma femme », ça m'agace.

— Excusez-moi, mais je ne me rappelle pas de votre prénom...

— Léone !

— Ah oui Léone... Et de qui parlez-vous ?

— Celle qui est dans la cave... L'emmerdeuse, vous voyez ?

Le vieil homme regarda un instant sa main droite. Il l'examinait sans la bouger, comme s'il s'était agi d'un objet de collection ; comme si elle ne faisait pas partie de lui-même ; une partie de corps qui lui semblait soudain étrangère, extérieure, sujet de convoitise certes mais venue d'un autre monde, d'un temps lointain. Il releva le visage, s'adressa à sa femme d'un air inquiet :

— La cave... L'emmerdeuse... Non, je ne vois pas de quoi vous parlez...

— Mais si Albert, vous voyez ! s'énerva Mme Tropardi et ce fut un coup de tonnerre dans la pièce.

— Mais non, ma femme... Euh...

— Léone !

— Léone, oui ma femme, vous vous prénommez Léone... Ne vous agacez pas comme cela, vous me faites peur... Si je vous dis que je ne comprends pas de quoi vous parlez, je...

— Faites un effort, Albert, interrompit d'un coup sec la vieille dame, je vous parle de la gamine que nous avons attrapée hier... Il va bien falloir la tuer.

- Ah, tuer...
- Oui Albert, tuer, vous aimez ça, vous vous souvenez que vous aimez ça et puis celle-là, on a eu bien du mal à l'avoir, quelle emmerdeuse cette Olive, elle nous aura bien embêtés, toutes ces semaines à nous surveiller...
- À nous surveiller, tiens donc...
- Allez debout, Albert, au boulot, ça va mieux vos genoux ?
- Mes genoux ?
- Oui...
- Ah oui ils vont bien mes genoux, pourquoi ?
- Quelle poisse cette arthrose, mon cher !
- Ça fait longtemps ?
- Longtemps quoi, Albert ?
- Cette arthrose ?
- Très longtemps, c'est de famille, vos parents en souffraient aussi.
- Mes parents, ah oui, je me souviens bien d'eux... Juste avant la décision de m'opérer du cerveau, après je ne sais plus... Sont-ils vivants ? Dites-moi...
- Albert, pas le temps aujourd'hui, je vous remettrai tout ça en mémoire plus tard, pour l'instant on va boire un café et s'occuper de la petite...
- Comment ?
- Un sachet en plastique sur la tête, elle va ouvrir de grands yeux suppliants, dégager beaucoup de buée, ses yeux vont se révolter... Et vous rirez, Albert, vous adorez les voir étouffer, vous vous rappelez que vous aimez ça, on dirait que vous avez vingt ans quand ils se débattent et que vous vous amusez... Ensuite vous souffrez, et c'est encore cela que je préfère, cette souffrance... Qui arrive en vous quelques minutes après le rire...

Mme Troupardi se tut tandis que M. Troupardi, comme halluciné par les propos de son épouse, fronçait les sourcils et ser-

rait les lèvres en une manière de rictus rappelant certains masques conçus pour Halloween. Montaient en lui des sensations, de terreur et d'envie de fuir, mais aucune image, non rien ne venait qui réussisse à lui suggérer une quelconque situation passée ou un meurtre, plusieurs meurtres ayant vu le jour devant lui.

Il ne se souvenait de rien, Albert, et il commençait de se rendre compte que son épouse tenait d'étranges propos. Il pensa : « Elle déraile », regarda à nouveau ses mains, les trouva soudain terriblement vieilles, comme cela lui arrivait si souvent, émit une plainte, laissa son visage se détendre et ses yeux déborder de larmes, gémit en un hoquet inattendu qui le poussa légèrement en avant. « Mais je suis vieux, je ne me rappelle jamais que je suis vieux, je ne comprends pas, ma femme, comment je suis devenu vieux si vite... J'ai des mains de vieillard ; à croire que l'on m'a greffé ces mains pendant la nuit ! »

Mme Tropari ricanait, heureuse de voir ainsi le vieil homme se décomposer, quelle belle vengeance tout de même de le voir régulièrement souffrir, se dit-elle, et elle pivota sur elle-même, lançant de la manière la plus détachée possible :

— Vous vous souvenez de Jésus, Albert ?

— Jésus...

— Notre domestique, enfin je veux dire notre fils, Albert !

— Non, je ne vois pas.

— Il nous aidera.

— Jésus... ça me dit pourtant quelque chose...

— Ce que vous êtes agaçant, Albert, à ne vous souvenir de rien !

— Agaçant, moi ?

— Oui, terriblement agaçant, ça finira mal pour vous si ça continue... Bon alors, Jésus, ce prénom vous rappelle quelque chose ?

— Non, ma femme...

— Léone !

— Léone...

— Jésus nous aidera à l'éliminer comme nous l'avons fait avec cet homme qui errait sur la plage, quel emmerdeur celui-là aussi... Toujours à nous surveiller... Enfin c'est fini pour lui... Il a été coriace le gueux, mais Jésus l'a bien tenu... Jésus est un expert de la scie électrique, de la meuleuse d'angle et de la scie sauteuse... Il faut le voir travailler... Un artiste !

— Mais pourquoi tuer, dites-moi ma femme, je ne comprends pas, hein, pourquoi tuer cet homme ?

— Parce que vous aimez ça Albert, parce que vous aimez ça trois minutes et que dans la foulée vous souffrez atrocement. Incapable de supporter la vue du sang et de la mort... Il n'y a que l'étouffement qui vous amuse en fait, c'est drôle, non, Albert...

— Mais pourquoi me racontez-vous toutes ces horreurs ? euh... Léo... euh... Ça y est, je perds à nouveau votre nom...

— Léone ! Bon sang faites un effort, je m'appelle Léone ! Cette manie de votre mémoire à ne pas vouloir retenir les noms propres... Ce que c'est agaçant !

— Pardon, oui, Léone, pourquoi me raconter ces horreurs, tuer, je n'ai même jamais vu un mort de ma vie...

— Je vous raconte toutes ces horreurs parce que vous allez les oublier... Dans quatre ou cinq minutes, votre mémoire chassera d'un coup de balai ce que je vous raconte...

— Mais tout de même... tuer...

— Oui, Albert...

— Qu'est-ce que vous m'avez dit, ma femme, ça y est, je ne me rappelle pas, une histoire de...

— Une histoire de... euh... disons, tuer, Albert !

— Tuer ?

— Ça y est, c'est effacé... Difficile de parler avec vous, Albert, je vous raconte quelque chose et hop en quelques minutes ça s'efface... Et ces noms, ces prénoms que vous ne retenez que l'espace de trente secondes... Dur de vivre avec vous Albert...

- Qu'est-ce qui est effacé, ma femme ?...
- Léone ! Pas « ma femme » !
- Je n'y comprends rien, ma femme, que racontez-vous ?

Mme Tropardi réprima un rire. Ça y est, ça montait, cet esclaffement qui venait à chaque fois qu'elle s'amusait à terroriser son époux en lui racontant les meurtres qui avaient lieu dans la maison. Comme ça l'euphorisait, au moment même des meurtres quand, devant un visage étouffant dans un sac plastique, M. Tropardi manquait de défaillir. Toujours après avoir, dans un premier temps, rit et rit comme un enfant, ses mains battant dans l'air lourd de la cave dans laquelle avaient lieu toutes les exécutions. Elle ricana :

— C'est quand même fou, Albert, de vous voir aussi heureux et malheureux en à peine quelques secondes de distance. Je n'arrive toujours pas à m'expliquer d'où vient ce problème que vous avez avec le meurtre...

— Pardon ma femme ?

— Pourquoi ne voulez-vous pas participer vraiment à ces meurtres de jeunes gens, c'est agréable pourtant, non ?

— Mais de quels meurtres me parlez-vous ?

— Oh, vous m'ennuyez, Albert, avec cette mémoire qui déraile, je suis fatiguée à la longue...

Mme Tropardi feignit d'être soudain lasse, ce qui faisait généralement taire le vieil homme, elle ignorait ce qui se passait en lui lorsqu'elle adoptait ce genre d'attitude mais ça marchait à tous les coups. Il suffisait qu'elle soupire en fronçant les sourcils et rejette tout à coup une mèche de cheveux en arrière pour que son conjoint se fasse carpe, muet et arrêté dans ses élans tout à coup. Elle soupira enfin :

— Qu'est-ce que j'invente, me demandez-vous, Albert ? Rien, je divaguais c'est tout, n'y prêtez pas attention, Albert...

— Bien je préfère... Dites-moi, que faisons-nous aujourd'hui, ma femme ?

— Nous allons donner à manger aux poissons et enterrer quelques morceaux de viande cette nuit... Il en reste beaucoup dans les bassines... Jésus n'a pas le temps... Euh, je veux dire qu'il a peur du jour...

— Peur du jour ! C'est amusant ça... C'est une... Euh... Comment dit-on ? Une maladie, la peur du jour ?

— Euh, comment vous dire Albert, c'est, euh, disons que c'est... psychologique...

Et elle reprit :

— Mais dites-moi Albert, ça ne vous dit vraiment rien ce prénom... Jésus ?

— Non rien, ma femme, pourquoi ?

— Vous connaissez Jésus, réfléchissez...

— Non, je ne connais pas...

Comment Jésus et ses quarante-quatre ans étaient-ils arrivés dans leur vie ?

Il n'en savait rien, le vieil Albert.

Comme il ignorait tout du quotidien de Jésus, des lois édictées par Mme Troparidi.

— Jésus, vous restez dans le cellier, quoi qu'il arrive, c'est compris ?

— Oui Madame, minaudait Jésus la nuque toujours courbée vers l'avant.

— Vous y êtes bien, n'est-ce pas Jésus, dans ce cellier ?

— Oui Madame...

— Ce lit est parfait, la télé, les cassettes et le magnétophone, il y a de quoi occuper ses journées, n'est-ce pas ?

— Oh oui Madame...

— Et puis le petit buffet avec tous ces paquets de gâteaux, biscuits salés, fruits secs, tout ce que vous aimez, et de la mirabelle, de la bonne, qui vient de Lorraine où vous êtes né...

— Oui Madame, la Lorraine où je suis né...

— Et désormais ce cellier en Normandie... Vous sentez comme l'air de la Normandie est bon pour les poumons et la circulation sanguine, Jésus ?

— Oui Madame, je sens...

— Vous êtes un bon gentil Jésus, le meilleur crabe que j'ai jamais eu... Ne sourcillez pas, Jésus, quand je vous prénomme

« crabe », c'est un compliment, pas une injure, rien de péjoratif là-dedans... Vous le savez...

— Oui Madame...

— Jésus, mon crabe, sans vous comment ferais-je ?

Madame ressassait. Ses monologues, toujours les mêmes, se déroulaient, inlassablement, plusieurs fois par semaine. Et Jésus toujours acquiesçait, regardait Mme Troparidi aller et venir dans sa chambre et son cabinet de toilette, lui trouvait des reflets dorés dans les cheveux qu'elle avait pourtant gris, souriait aux larmes lorsqu'elle le fixait de ces yeux verts qu'il comparait à la profondeur de la Manche dont le reflux berçait ses nuits.

Mme Troparidi ramassait son linge sale, le fourrait dans des sacs-poubelle, passait l'aspirateur en se moquant d'elle-même, « Je deviens la domestique de mon domestique », et lui lançait un regard haineux. Elle scandait, le tutoyant soudain : « N'oublie pas, Jésus, tu ne dois sortir que la nuit, jamais le jour et si je te demande à l'aube de m'aider alors oui tu le feras. Si tu es gentil, je te rapporterai des galets de la plage. »

Jésus ne contestait rien, répondait : « Oui madame Troparidi, oui Madame », se demandant quelque part à la surface de ce pauvre QI que personne ne s'était jamais donné la peine de mesurer, si Madame ne devenait pas maniaque dans ses indications.

Elle répétait sans cesse la même chose.

Comme s'il était capable d'oublier d'une minute à l'autre les recommandations.

« Peut-être comme avec son mari, se disait Jésus. Avec lui elle répète parce qu'il est vieux, elle a l'habitude de se répéter, elle ne peut pas s'en empêcher », lui pardonnait-il.

Quoi qu'il arrive, quel que soit le mot prononcé, même le plus blessant, Jésus la bénissait d'exister.

Il l'aimait. Elle était sa star, son Dieu vivant.

Il avait beau admirer nombre de chanteuses et d'actrices s'exhibant rieuses, nues ou dramatiques dans des films qui pouvaient le faire pleurer ou rire, c'est bien elle qui lui semblait la femme la plus extraordinaire qu'il soit.

Mieux que Sissi impératrice qu'il avait aimée autrefois. Et mille fois plus attachante que Pamela dans *Dallas* dont il avait un temps découpé les photos dans les *Télé 7 Jours* que lui remettait après lecture Mme Troupard.

Madame était la plus incroyable.

La plus belle.

La plus émouvante.

« Même à son âge », se murmurait-il en hochant la tête, sûr de lui et de son jugement.

« Et puis elle était magnifique avant », aimait-il se raconter, se souvenant de deux ou trois décennies en arrière. Déjà Madame et son physique n'avaient d'égal à ses yeux que son incroyable intelligence.

« Mon étoile, Madame est mon étoile » : cela faisait bien plus de trente ans qu'il ressassait ces mots, parfois en pleurant.

Les murs de sa chambre en étaient les témoins.

Madame figurait en photos. Des photos qu'elle lui avait données en guise de récompense quand il acceptait de travailler « mieux que d'habitude », précisait-elle alors, ce qui le mettait en joie. Également des clichés découpés dans des journaux d'autrefois, très loin dans le temps, alors qu'elle avait entre vingt et trente ans et chantait dans des music-halls.

Car Madame avait été chanteuse.

Dans l'Est. Entre l'Alsace-Lorraine et l'Allemagne. Vers 1945.

Une artiste en noir et blanc, sur posters de bonnes tailles annonçant différentes prestations.

On l'appelait alors Léone de Lionne.

Léone de Lionne, Jésus trouvait ces consonances magnifiques.

Il était prêt à tout pour que Mme Troupard, dans ses

Table

PREMIÈRE PARTIE.....	13
DEUXIÈME PARTIE.....	119
TROISIÈME PARTIE	139
QUATRIÈME PARTIE.....	207
Épilogue.....	287

N° d'éditeur : FF846801
Dépôt légal : octobre 2004